1.3. Le lien social et la personnalisation dans l'autoformation

Pierre TAP[1]

Autoformation : se former soi-même et par soi-même

La notion d'autoformation est d'utilisation récente. Elle a remplacé celle d'autodidacte, beaucoup plus ancienne, qui signifie s'instruire par soi-même et qui met plus en avant l'acquisition et l'avoir que l'être en formation. L'autoformation implique beaucoup plus : il s'agit certes de *se former par soi-même*, mais aussi de *se former soi-même*. Il ne s'agit pas seulement (même si c'est un aspect important) de chercher et de s'approprier l'information, mais aussi, à travers cette quête, de *devenir acteur, auteur et metteur en scène de son propre développement personnel et social*, et donc de sa propre formation (scolaire, professionnelle ou autre). *Etre acteur* signifie jouer un rôle actif dans sa formation, prendre en charge les rôles et les statuts assumés dans le contexte social. Etre acteur, c'est éviter la dépendance et l'apathie.
Pour donner sens à mes activités et à mes croyances, je dois par ailleurs avoir le *sentiment d'être auteur (d'être cause)* de mes actes et non seulement agent ou porte-parole de quelqu'un d'autre (ou de quelques-uns).

Le fantasme de l'autofécondation
A titre d'exemple, je citerai un fragment d'entretien avec une adolescente enceinte et «sortie de la drogue »[2], recueillie dans une institution pendant la durée de sa grossesse, et qui disait : "Depuis quelque temps, j'ai voulu répondre à la question de mon identité : qui je suis ? Au foyer on était considérées toutes pareilles, j'ai voulu *me démarquer* en choisissant mes amis, mes relations, mon

[1] Professeur de psychologie sociale du développement, Université de Toulouse II, 5 Allées Antonio Machado 31078 Toulouse cedex.

[2] Pour une présentation plus détaillée de la vie d'Isabelle, cf. Tap, P., & Pi-Sunyer M.T., (1988) Crise d'identité et troubles de l'altérité à l'adolescence. *Annales de Vaucresson*, 28 (1), 13-34

propre choix dans mes affaires. Si je n'avais pas eu les études, j'aurais repris la drogue. J'irai vivre là où je trouve un travail, *en profitant de ce que j'ai fait toute seule*. Je m'en suis sortie toute seule. C'est moi qui ferai tout pour ma fille, je ne dois rien à personne. Mon futur, c'est à moi de le faire, pour moi et pour Maïté (sa fille), je ne veux rien savoir des gens qui ont troublé mon passé. Oui, *c'est moi toute seule qui me suis faite*".

Se trouve ainsi affirmée l'hypothèse d'une «autofécondation », psychologique et sociale, en quelque sorte. On trouve ce terme (apparu dès 1888) dans l 'Encyclopaedia Universalis, mais à propos des plantes, pas des hommes ! En fait, il y est question d'interdiction de l'autofécondation, même pour les plantes. Dit autrement, se reproduire soi-même n'est pas biologiquement concevable, (sauf dans la dynamique des clones, où le moi-même devient un même-autre). La notion de *selfmade* (c'est à dire le fait qu'un homme soit «le *fils de ses œuvres*, l'artisan de sa fortune, qu'il soit arrivé par lui-même ») est évidemment impliquée dans celle d'autoformation, sans toutefois se confondre avec elle. Mais on perçoit le caractère discutable et illusoire de l'hypothèse du *selfmade*. On ne peut faire l'économie des déterminants (biologiques et socioculturels) qui ont participé à la construction de soi.

La distance en formation : le corps et le métro ou la mise en scène soi-autre

L'être humain n'est pas un être isolé, la formation de soi-même et par soi-même passe par l'interaction sociale, par l'articulation de l'intrapersonnel, de l'interpersonnel et du sociéto-culturel. Le sujet doit *se mettre en scène*, sous le regard des autres, pour communiquer avec eux, participer, coopérer. Cette mise en scène est dont partiellement prescrite. Mais elle est aussi le résultat d'une interstructuration entre les sujets-acteurs et les institutions productrices des «règles du jeu » et attentives à la conformité des comportements. La mise en scène ainsi opérée implique tout à la fois la nécessité de communiquer, de s'exprimer et d'être authentique ou naturel, mais aussi, à des degrés divers, celle de faire semblant et de «paraître ». Il n'y a pas théoriquement contradiction entre l'itinéraire individuel et la dynamique sociale, même si l'articulation est plus difficile, dans la pratique. A titre d'exemple la personne qui navigue dans Internet ressemble assez au citadin qui visite un supermarché ou qui trouve son chemin dans les dédales du métro. J'avais d'ailleurs naguère pris la métaphore du métro pour analyser la «distance en formation »[3]. J'y évoquais le fait que la formation ne puisse faire l'impasse ni du corps ni de l'interaction sociale. Il y a toujours *somebody*, chez le formé comme chez le formateur : quelqu'un (*some)* qui est et qui a un corps (body). En ce qui concerne l'interaction sociale, l'image métro symbolise assez bien la question du lien social. L'étymologie multiple de métro permet d'évoquer trois significations intéressantes.

[3] Tap, P. (1987) La distance en formation. *Actualité de la Formation Permanente*, 87, 42-45

La première est associée à « *meter* » *(la mère*) : metropolis est la ville-mère : le métropolitain est (en quelque sorte !) un enfant remuant en son sein. Le lien social est lui aussi en grande partie dans *l'underground* : il est clandestin et souterrain tout à la fois, mais il a ses sorties vers la surface (expression, mise en scène).
La seconde signification est liée à «*metra* », (*la matrice*). Toute formation implique, à des degrés divers, un retour vers la nidification et la régression-reprise. Le lien social prend sa source dans les attachements précoces, et toute formation réactive nécessairement la question des rapports avec les «figures d'attachement ». C'est dire que «l'autoformation » ne peut faire l'économie des mécanismes par lesquels ces attachements vont prendre de nouvelles formes ou se véhiculer autrement, en particulier dans «l'interactivité des technologies », où l'ordinateur devient à la fois un prolongement de soi et un interlocuteur ;

Le corps, la mère, la matrice, c'est en quelque sorte le contraire de la distance, mais aussi le contraire de l'autoformation : ils renvoient à la fusion, au moulage, au contact sans médiation, à la dépendance, qui viennent caractériser le lien ainsi vécu. L'autoformation implique au contraire la capacité à faire distance et détour, à gérer du symbolique, au-delà du contact et de l'apparence. Mais on ne doit pas minimiser pour autant l'importance de l'attachement, du fusionnel, du passionnel, individuel ou collectif (cf. l'importance des processus socio-affectifs dans la dynamique sportive, dans les effets de «liesse », dans la ferveur religieuse, etc.).

Même si le sujet organise ses itinéraires dans le métro, il tient compte de l'organisation de celui-ci (à quelle station entrer, quelles lignes successives prendre, à quelle station sortir.). De la même façon la personne en autoformation définit ses objectifs en fonction des dispositifs socio-pédagogiques et culturels en place ; elle utilise des instruments (livres, internet, TV, etc.) lui permettant d'avancer dans sa quête. Bien sûr, la société, comme la ville d'ailleurs, ne se comporte pas toujours en «mère» protectrice (sécurité matricielle !) ou stimulante. De ce fait la personne «en recherche» (d'elle-même en même temps que de formation) ne reçoit pas nécessairement l'aide qu'elle attend, n'a pas toujours le sentiment qu'on lui fait confiance. Proximité et distance sociale sont ainsi à l'œuvre diversement, dans leurs conséquences, positives ou négatives, sur ses motivations, son endurance, ses réactions aux résistances et aux contraintes, etc.

La troisième signification de métro, c'est justement «metro », c'est à dire la *mesure*. Toute formation implique la gestion et la mesure du temps et des multiples distances de relations et d'apprentissages. Toute formation n'est-elle pas, en définitive, comme l'évoquait Winnicott à propos de la culture, une forme de distanciation de soi-même, de prise de distance par rapport à son propre corps

et au corps de l'autre, qui symbolisent l'un et l'autre la dépendance, utile et incontournable, à l'égard de la mère ; cette distanciation même devant faciliter l'autonomisation, mais sans perte du lien d'attachement, du lien social ? La mesure implique le contrôle (ne pas dépasser la mesure) en même temps que la capacité à se situer à la bonne distance (savoir trouver la distance optimale).

Optimiser la distance en formation, c'est favoriser l'autoformation sans rompre le lien social, le soutien d'autrui

La difficulté majeure est justement de ne pouvoir clairement articuler les modalités collectives (y compris donc, sociologiques, historiques et anthropologiques) d'une part et les modalités individuelles d'autre part[4]. Il s'agit de savoir comment ces modalités s'interstructurent ou s'opposent, et comment peut s'opérer un équilibre dynamique (synchronique et diachronique) de la structure ainsi orientée. Pour reprendre l'image du métro, l'autoformation correspond assez bien à *l'automotion*[5] et à la trajectoire empruntée par chaque voyageur. Celui-ci se sert des dispositifs existants pour construire son propre itinéraire. Bien sûr, s'il veut rentrer chez lui, il peut avoir le choix entre plusieurs trajets possibles : le plus rapide, le plus calme ou le plus excitant, etc. Un dispositif matériel, social, informatique, est d'autant plus intéressant qu'il est plus flexible et «personnalisé », offrant à l'utilisateur une certaine liberté de choix.

Cela signifie que la personne en «autoformation » va devoir apprendre à utiliser les dispositifs (et les formateurs qui y interviennent) sans en être trop dépendante, tout en développant ses propres compétences à communiquer, à dialoguer, mais aussi à s'organiser, à définir des itinéraires de recherche et d'apprentissage, sans se couper pour autant des autres. Il est évidemment difficile de trouver la *distance optimale.* Pour préciser cette notion appuyons-nous sur la parabole des porcs-épics proposée par le philosophe Schopenhauer. Lors d'un hiver particulièrement rigoureux, des porcs-épics transis tentèrent de se rapprocher les uns des autres pour se réchauffer. Le rapprochement cessa du fait des blessures provoquées par leurs piquants. Ils s'éloignèrent donc pour

[4] Il arrive souvent que l'opposition collectif-individuel soit confondue avec l'opposition social-psychologique. Or, la dynamique collective inclut des processus psychologiques (cf. psychologie collective), tandis que la dynamique individuelle implique des aspects sociaux et culturels (cf. personnalité sociale)

[5] Le terme automotion a été évoqué pour la première fois par La Landelle en 1863

défendre leur *intégrité* physique. Mais le froid les reprit. Ils tentèrent une nouvelle approche et ainsi de suite. Ces mouvements contradictoires cessaient, temporairement, lorsqu'ils trouvaient la bonne distance : la *distance optimale*, celle où chacun d'eux profitait de la chaleur du contact avec les autres, mais dans un minimum de gêne ou de danger pour sa propre sécurité.

Nous avons besoin de liens sociaux (de préférence chaleureux, en tout cas efficaces). Nous devons donc les accepter, les rechercher, en assurer la continuité et la solidité. Mais nous avons besoin aussi d'être nous-mêmes, d'avoir une identité propre, d'être libres et autonomes, ce qui implique la prise de distance, sans rupture.

L'autoformation, l'auto- et la formation

Dans la culture qui lui a donné naissance, le terme d'autoformation est constamment associé à l'informatique et à l'évolution des techniques de communication. Il m'a paru intéressant d'aller voir dans l'Encyclopedia Universalis (en cd-rom, incluant tous les textes des 28 tomes) à quoi renvoie le mot clé *autoformation* : trois textes seulement utilisent ce mot, pour l'ensemble de l'Encyclopédie.[6]

Le premier de ces textes est celui écrit par Joffre Dumazedier sur *L'éducation permanente*, (dans lequel Gaston Pineau est plusieurs fois cité !). On n'a pas, bien sûr, à s'étonner qu'un tel texte évoque l'autoformation, lorsque l'on sait le rôle joué par cet auteur dans la promotion de l'autoformation.

Les deux autres textes sont par contre étonnants : que viennent-ils faire dans notre galère ? Le deuxième texte concerne Darwin à propos de "l'autoformation et des mécanismes téléologiques de la biologie". L'autoformation apparaît ici comme l'un des processus biologiques majeurs, selon lequel tout organisme persévère dans son être. Cela me rappelle ce biologiste qui, à la question, «qu'est-ce que c'est la vie, selon vous ? », avait répondu : « C'est une cellule qui a un projet ». Dans la conception téléologique, l'autoformation est ce processus caractérisant *la tension du système vers sa réalisation*. Au-delà de la biologie, et

[6] C'est évidemment très peu et signe que ce mot n'est pas encore vraiment entré dans le creuset culturel.

en psychosociologie en particulier, cette hypothèse de *l'existence d'une tension du système vers «sa » (ou une ?) réalisation* est souvent émise. Je m'en sers moi-même pour définir la notion de *personnalisation* (la personne tend vers sa réalisation). Mais il faut, bien sûr, discuter l'utilité opérationnelle et existentielle, en même temps que les limites de cette notion de «tension de réalisation », compte-tenu de son caractère idéologique et un tantinet idéaliste.
La troisième fois où le terme «autoformation » apparaît dans l'E.U., c'est dans un texte à propos d'un penseur chiite iranien et de ses travaux sur «l'autoformation révolutionnaire ». Le terme d'autoformation y est utilisé pour contester les institutions et pour, à la limite, introduire l'hypothèse d'une dynamique révolutionnaire fécondée par elle-même.

Le terme autoformation étant si peu utilisé dans l'E.U., j'ai cherché du côté de «l'auto » et de la «formation » pris séparément. Cinq concepts sont associés à la formation : formation continue, formation professionnelle, recrutement et formation, formation de capital fixe (comptabilité nationale), formation dans la théorie des prix. Passons sur les références économiques, non sans avoir mis l'accent, au passage, sur leur importance, en termes d'apprentissages organisés par les institutions (cf. l'actuelle campagne des banques et des Etats pour préparer les populations à l'utilisation de l'euro)

Lorsque l'on prend le mot-clé «formation professionnelle», on est renvoyé à : alimentation, automation, chômage, entreprise, médecine, qualification professionnelle et.. psychiatrie ! On voit assez clairement ici que le professionnel articule les institutions (entreprise), les techniques (automation) avec le sujet, dans ses activités corporelles et mentales (alimentation, médecine, psychiatrie).

L'association «recrutement et formation » renvoie, elle, à : Armée, ENA, Fonction Publique, Magistrature, Police..... Psychologie du travail (ouf !) et Réussite sociale. Cela donne d'emblée une représentation assez intéressante de la formation. Dans ces textes celle-ci n'a manifestement rien à voir avec la personne ! C'est de structure, d'institution, et d'injonction qu'il s'agit

Je note également, au passage, que le mot *formation*, renvoie à *pédagogie*, alors que celui de *formation continue* renvoie à *éducation.* Je ne vais pas ici discuter les rapports et différences entre pédagogie et éducation, mais le fait que la formation continue soit associée à l'éducation et pas la formation, est tout de même un indicateur intéressant des représentations véhiculées en ce domaine.

Si je cherche *auto-*, ce mot ne peut évidemment pas fonctionner seul, il faut lui donner un auto-quelque chose. Alors je lis auto-immune, auto-incompatibilité (impossibilité d'autofécondation chez les plantes), auto-induction, auto-inflammation, auto-intoxication, auto-organisation. Ainsi lorsque nous évoquons *auto-* dans notre culture (Encyclopaedia étant prise ici comme référent culturel – parmi d'autres), nous sommes surtout renvoyés au biologique, au chimique et à l'électronique, et de façon plus générale au progrès technologique.

L'auto- dans l'histoire du langage : l'importance des progrès techniques et psychologiques ?

Il est particulièrement intéressant d'analyser le sens de l'apparition historique des termes incluant le préfixe *auto-* dans la langue française. Comme l'indiquent les historiens du langage[7], ces termes émergent en fonction de l'évolution des mœurs (autocritique, autopunition, autosatisfaction, autofinancement, autodéfense, autolyse, etc.), des progrès scientifiques (autopsie, auto-intoxication, auto-infection, etc.), de l'invention de nouvelles techniques (autocuiseur, autoguidage, auto-allumage, automobile, autogène etc.) et de l'histoire politique et sociale (autocrate, autonomiste, autodétermination, autogestion, etc.). Dans la liste ci-dessous on pourra noter que le terme *autodidacte* apparaît à la même époque (1580) qu'*autographe* et qu'*autonomie* (1596). Le fait que le terme «automate » soit l'un des termes auto- les plus anciens (1532) montre l'importance historique du désir de mettre en mouvement les objets extérieurs à soi, de créer des objets capables de se mouvoir par eux-mêmes. Notons qu'il faudra attendre deux siècles pour passer de *l'automate* à *l'automatisme* (1755). Deux siècles séparent également *autonomie* (1596) et *autonome* (1762), l'autonome étant défini ainsi cette année-là par l'Académie : « qui se gouverne avec ses propres lois ».

1532 : automate (adj., Rabelais) ; 1560 : Autochtone ; 1573 : autopsie (vision par soi-même) ; 1580 :**autodidacte, autographe** ; 1596 : **autonomie** (Hulsius) ;
1755 : automatisme ; 1762 : **autonome** (Académie) ; 1768: autocrate, autocratique ;
1820: autoclave ; 1832: autobiographique (Balzac) ; 1842: **autobiographie** ; 1877: automatisation, automoteur ; 1878: autonomiste, autoréduction ; 1880: auto-intoxication ; 1888: autofécondation, **autorégulation**, autosuggestion ; 1895: autogène (soudure) ;
1906: **autodétermination**, auto-infection ; 1908: autolocomotion ; 1909: **autolyse** ; 1919: autofrettage ; 1928: autoallumage ; 1950: **autocritique**, autocuiseur, **autopunition**, autopropulseur ; 1953 : autofinancement, autolubrifiant ; 1955 : autodéfense ;
1956 : autoamorçage, **autoportrait** ; 1960 : autochtonisme ; 1960 : autodestruction, autoguidage, autotest ; 1961 : autogestion ; 1963 : **autosatisfaction** ;

L'autoformation : auto-organisation ou organisation «assistée » ?

Mais, revenons au temps présent. A propos *d'auto-organisation*, par exemple, l'E.U. précise que ce processus peut être compris comme une augmentation de quantité d'information impliquant une complexification, *en*

[7] Je me suis en particulier référé à Dauzat, A., Dubois, J., & Mitterand H. (1971) *Nouveau dictionnaire étymologique et historique* (58-59) Paris, Larousse.

l'absence d'action programmatrice de l'extérieur. L'accent est donc mis sur la dynamique interne de la structure, en dehors de toute influence externe. A l'inverse, voici ce que dit Joffre Dumazedier à propos de l'autoformation : "Nous introduirons l'autoformation dans l'éducation des adultes si elle est assistée, guidée, dirigée de l'extérieur par une organisation conçue à cet effet par la société".

Voici donc le paradoxe auquel nous sommes confrontés : nous parlons d'autoformation, et nous nous fondons pour en parler sur les dispositifs proposant des parcours aux sujets, parcours prévus de l'extérieur. A propos de l'autoformation, nous parlons le plus souvent des dispositifs de formation, nous ne parlons pas des sujets et des techniques qu'ils utilisent dans leur «autoformation ». Nous leur proposons des instruments, des modalités de gestion du temps, etc., (sans cela il n'y aurait d'ailleurs aucune pédagogie, aucune éducation possible), mais nous avons rarement analysé la façon dont ces sujets utilisent ces instruments et s'approprient ces modalités.

On individualise des dispositifs, on n'individualise pas les individus. Cela signifie que l'individualisation de l'enseignement (certains emploient même le mot " personnalisation de l'enseignement"), c'est adapter l'objet, ce n'est pas personnaliser le sujet. On a le même processus à propos de l'informatique : les logiciels sont personnalisables (l'utilisateur va pouvoir faire des choix de *structure* – lettres, couleurs, etc. ou de *parcours*, rapide, sûr ou pro, etc.) et interactifs (un dialogue s'instaure entre l'utilisateur et l'ordinateur, par questions-réponses, choix).

Autoformation et procès de personnalisation

Ce que je voudrais par contre discuter maintenant *c'est la personnalisation du sujet dans l'autoformation* (sans oublier bien sûr la façon dont le lien social participe au tissage psychologique de soi). Dans nos précédentes discussions, plusieurs concepts ont été évoqués, en particulier : identité, projet et autonomie. Mais pouvons-nous articuler ces concepts à d'autres, dans un modèle descriptif permettant d'approfondir la question de la personnalisation, de l'autoformation définie comme formation de soi, construction de soi en tant que personne ? Bien entendu ma réponse est positive, puisque je voudrais vous proposer «mon modèle » (en précisant qu'il en existe bien d'autres !).

Tout apprentissage (toute formation) s'inscrit dans un cadre dont le style dépend du contexte institutionnel, de la personnalité de l'éducateur (du formateur) et de leurs interactions complexes. Pourtant, tout en assumant les codes fortement prescrits par ses groupes d'appartenance, le sujet cherche à se personnaliser dans son «œuvre »[8]. L'individuation ainsi incluse dans le *style personnel* n'implique

[8] Le terme «œuvre » vient du latin *opera*, l'action. On retrouve cette étymologie dans «opération », «ouvrage », «ouvrier » et «chef-d'œuvre ». On voit, ici encore comment

pas nécessairement la subversion des règles, mais au moins une certaine liberté dans la façon de les assumer (ce qui implique de se «démarquer » *a minima*). Il s'agit de conjuguer tradition et invention, apprentissage et contestation, le sujet imprimant alors sa «marque » sur son œuvre. Par appropriations successives de styles collectifs plus ou moins contradictoires, grâce à un travail progressif, par touches et retouches, par ajouts et régulations, sans remettre fondamentalement en cause les caractéristiques structurales de son propre style antérieur, le sujet en viendra à se transformer lui-même. Il n'y a donc pas contradiction entre l'autoformation et la coformation, entre la personnalisation et la socialisation. Il s'agit là de deux faces d'une même structure, de deux courants mêlés, dans la dynamique individuelle comme dans le développement social.

En relation avec les savoirs : le pouvoir, le devenir, le sens et la valeur

Dans les années 60, nous évoquions la trilogie du *savoir,* du *savoir-faire* et du *savoir-être*. Cette trilogie semble revenir au goût du jour. Mais aujourd'hui j'ai plutôt tendance à la discuter. Elle a certes l'avantage d'*introduire la personnalisation par le savoir-être*. Mais elle a trop tendance à privilégier le savoir, même si celui-ci implique diverses formes. L'articulation entre le *faire* (les pratiques), le *savoir* (les connaissances, les croyances, les représentations) et l'*être* (l'identité) est certes un aspect important dans la formation de la personne. Mais il me semble nécessaire aujourd'hui, plus que jamais, d'introduire une seconde trilogie articulable avec la précédente : le *pouvoir,* le *devenir* et le *sens* (associé à *la valeur,* mais non confondu avec elle).
A quoi bon savoir et savoir-faire, si je ne puis me servir de ces savoirs et les actualiser dans des pratiques (formatives, professionnelles et plus largement existentielles) ? *La compétence implique la possible réalisation*. Elle ne se limite pas à un savoir enregistré ; elle suppose un savoir applicable et appliqué. *Pouvoir-faire, pouvoir-savoir, pouvoir-être* sont au moins aussi importants que leurs équivalents en termes de savoir. Mais il faut aussi *pouvoir-devenir*, pouvoir élaborer des *projets*, suivre un itinéraire, prévoir, anticiper. La personnalisation suppose, enfin, la possibilité de *donner sens et valeur.*
De son côté le processus d'autoformation implique des activités pratiques (pratiquées), des activités mentales, des processus affectifs-émotionnels, mais aussi des prises de positions axiologiques, des références de valeur et de sens. La question est alors : *comment le sujet donne sens à ce qu'il vit, en particulier à travers ce qu'il apprend* ; et qu'est-ce qui fait qu'il apprend. Les *motivations* se construisent, se développent, s'épuisent. Il y a une histoire des processus motivationnels, dans la dynamique et l'histoire personnelles. Mais les motivations ne sont évidemment pas indépendantes des contextes et des situations.

---

l'acteur est nécessairement associé à son «travail » par l'investissement et la continuité vers un but qu'il y introduit.

La relation réciproque entre les pratiques et les activités mentales

L'autoformation passe par le jeu des rapports connaissance/action. Mais pas seulement ; elle passe aussi par ce jeu du pouvoir et du sens déjà évoqué. Et le pouvoir est toujours de l'échange. Evidemment, dès l'instant où le pouvoir devient catégorie individuelle, c'est de la prise de pouvoir sur soi (autocontrôle) ou sur les autres (autocratie). Le pouvoir peut être plus ou moins démocratique. Par exemple, le rapport pouvoir/connaissances peut faciliter l'ouverture et la plasticité, etc. La culture adoucit les moeurs. Mais il se peut aussi que, machiavéliquement, je profite de mes connaissances pour gouverner les autres et les dominer.

Le rapport pouvoir/action implique l'effort d'efficacité ; le rapport action/valeur implique la légitimité. Quant au rapport sens/connaissance, il permet de développer des représentations de l'avenir, y compris en termes d'utopies.

Il est évident que lorsque nous privilégions l'autoformation, nous le faisons au nom d'idéaux (philosophiques, politiques, pédagogiques.). Nous idéalisons le sujet, le groupe, l'école, la société, selon le contexte dans lequel nous nous plaçons.

Mais il s'agit, bien entendu, de voir comment ces idéaux prennent forme

Autoformation, structures et dynamique temporelle

Nous avons vu que l'instruction, l'éducation et la formation ne prennent leur véritable signification que dans l'*interstructuration* entre des sujets et des contextes, des situations, des espaces socioculturels. Or, cette notion d'interstructuration implique que l'on analyse comment les structures (des sujets et des institutions) se développent, entrent en interaction, en conflit, dans le temps d'une époque, d'une vie, d'une négociation, d'une conduite. Il en est de même, bien sûr, pour l'autoformation.

Trois processus structuraux ou temporels peuvent ici être évoqués :

1. La relance

Pourquoi les adultes, bien après leur formation initiale, engagent-ils une formation (sur un mode autodidacte ou en formation continue) ? . Les premiers arguments se fondent sur la nécessité (chômage..), sur leur désir de changement ou sur leur besoin de promotion professionnelle et sociale.

Mais, pour un certain nombre d'entre eux, c'est parce qu'une rupture, un conflit, une crise, à la fois intrapersonnelle et interpersonnelle, les obligent à développer un nouveau projet de soi, une nouvelle façon de s'orienter. Ils se relancent, au bout d'un certain temps, éventuellement dans la formation, pour se retrouver eux-mêmes, se reprendre après une phase d'incertitude ou de blocage, pour se redéfinir, pour recadrer leur identité à travers le mouvement et la passion, la quête de nouvelles connaissances et de nouvelles compétences. L'autoformation est bien alors une stratégie personnelle permettant de sortir d'un contexte

aliénant, d'une relation déséquilibrante, d'une vie trop monotone ou automatique qui a perdu son sens, etc.

2. *La transition et la mutation*

L'autoformation intervient souvent dans des phases de *transition ou de mutation*. On sait ce que l'on quitte, mais on s'engage dans un temps incertain, alors que l'on a perdu une partie de la confiance en soi ou dans les autres.

Il y a transition lorsque à un moment de sa vie, la personne a des passages à vide, des difficultés à définir des positions, des croyances, des buts. Je sais ce que j'ai été, ce que j'ai envie de devenir, mais dans l'entre-deux, je ne sais pas comment défendre mes acquis en même temps que gérer les moyens pour acquérir du nouveau.

3. *Le contrôle*

S'organiser implique la coordination et le contrôle : contrôle de la situation, contrôle du temps (articuler mon passé et mes aspirations dans un temps présent), contrôle de soi. Ce matin, on évoquait le fait que l'identité soit nécessairement multiple. Nous sommes plusieurs et pourtant l'action, en même temps que le regard des autres et notre propre désir de cohérence, nous obligent à limiter notre «dispersion », à lutter contre l'opacité, le masquage, le primat du *paraître* sur l'*être*. Mais le contrôle ne se limite pas aux aspects axiologiques de la conduite. Je dois aussi contrôler mes émotions et mes impulsions, coordonner mes idées, mes actes et mes paroles, etc.

Les stratégies de personnalisation et l'adaptation

La personnalisation est «le *processus par lequel l'individu, dès l'enfance, non seulement participe à la construction de sa propre personnalité, dans le jeu complexe de multiples déterminations, mais est en mesure, tout au long de sa vie, de remettre en question ce qu'on a fait de lui, grâce à ses capacités acquises de discrimination, de compréhension et d'autonomie* »[9]. La personnalisation ne s'arrête pas à l'adolescence. Elle est, dans toute l'histoire de vie d'une personne, l'ensemble des stratégies qu'elle met en place pour survivre, se promouvoir socialement, se comporter comme une «personne », et construire ainsi un itinéraire qui porte sa marque, à ses propres yeux et aux yeux des autres.

La personnalisation est l'articulation coopérative de quêtes stratégiques impliquant la remise en question de styles institués et la relance d'une tension réalisatrice. Ces quêtes sont multiples : quête de pouvoir et d'influence, quête de contrôle et d'autonomie, quête et hiérarchisation de valeurs, quête de sens et de signification.

Introduire cette notion c'est, en quelque façon, critiquer les conceptions classiques de la personnalité qui se fondent sur l'accumulation statique de traits, de facteur ou de types. Elle implique, au contraire, une conception dynamique de la personne, une conception stratégique. Toute *stratégie* est à la fois cognitive,

[9] Malewska-Peyre, H., & Tap, P. (1991) *La socialisation de l'enfance à l'adolescence,* Paris, PUF

affective, conative et sociale. Elle implique en effet une *logique interne finalisée*, mais aussi une *énergie d'investissement* intervenant dans la dynamique décisionnelle, et la *mise en actes et en scène* des objectifs, dans des *conduites réalisatrices.* Ces stratégies sont toujours, à quelque degré, associées aux relations réelles ou symboliques avec d'autres acteurs.

Quatre grandes catégories de stratégies de personnalisation peuvent être évoquées[10]

1. Les *stratégies identitaires* associées à un passé à défendre, et à travers lui à une continuité à maintenir. L'individu va construire son identité, en intégrant du changement dans la continuité. C'est ce que j'ai proposé d'appeler l'*identisation.* Celle-ci peut être définie comme le processus à partir duquel le sujet (ou le groupe) tend à gérer le paradoxe entre la continuité de son être (identité) et le constat ou la nécessité de transformation de soi, en fonction du sens donné aux situations, aux conduites sociales, aux projets et aux processus adaptatifs (gestion du stress). L'identisation permet au sujet de se «réassurer » constamment, de rendre invariante, en apparence ou en fait, une image de soi changeante, une position sociale instable, des projets variables et des réactions adaptatives. L'identisation implique la mise en place de *stratégies identitaires* grâce auxquelles la personne se construit dans l'action (dans un rapport satisfaction-insatisfaction, sentiment de valeur personnelle articulant l'être et le devenir, l'être en devenir) à travers de multiples défenses et relances ;
2. Les *stratégies de positionnement et d'engagement social* s'appuyant sur de multiples pratiques et besoins sociaux ;
3. Les *stratégies d'anticipation*, de prévision et de projet impliquant la définition d'un but à atteindre, en fonction des obstacles et des ressources internes ou externes ;
4. Les *stratégies de «faire face » au stress (ou stratégies de coping)* impliquant la capacité à réagir aux difficultés immédiates ou à venir, à s'adapter aux situations difficiles ou nouvelles. On a pu mettre en évidence de multiples stratégies adaptatives : focalisation, contrôle, soutien social, retrait, refus, conversion, etc.

Ce qui permet au sujet d'articuler ces diverses stratégies c'est le *sens qu'il accorde à la situation*, au contexte dans lequel il agit, au rapport entre sa propre histoire et ses aspirations. Ce sens ne se réduit pas aux éléments de compréhension et de signification. Il inclut la *façon dont le sujet applique sa hiérarchie de valeurs aux nécessités de l'action*, mais aussi la façon dont il transforme éventuellement cette hiérarchie, selon les effets de l'adaptation sur sa propre évolution

[10] Pour plus de détails sur cette conception stratégique cf. Tap, P., Esparbès-Pistre S., & Sordes-Ader, F. (1997) Identité et stratégies de personnalisation. *Bulletin de Psychologie* 428, 185-196

Maintenant, pourquoi la gondole et le gondolier[11]. Je m'en servirai comme symbole même de la personnalisation dans l'autoformation. On pourrait dire, en effet, que le dispositif de formation est à l'autoformation ce que la gondole est au gondolier. Celui-ci doit tenir compte du contexte : sa gondole tangue le long de *rii* (canaux) dont il connaît bien les méandres ; il corrige sa direction[12] avec la *voga* (rame), en l'appuyant sur la *forcola* («support de bois recourbé sur lequel la rame doit trouver différents points d'appui pour les manœuvres »). La forcola est souvent appelée *Dame de nage.* Elle est faite sur mesure pour chaque gondolier. Le gondolier fait donc corps avec sa gondole. Mais la gondole représente aussi l'ensemble du contexte dans lequel elle évolue. Par exemple le *ferro*, plaque de fer dentée qui se trouve à l'avant de la gondole, est un véritable plan de Venise à lui tout seul. Les dents représentent « i sestieri » : les six quartiers de Venise[13]. La gondole est donc ainsi un véritable médiateur entre le gondolier et Venise : il fait à la fois partie de l'un et de l'autre. Quant au gondolier, il a bien sûr une fonction sociale (et symbolique) importante : on le reconnaît par son «uniforme » : sa vareuse blanche à col marin et son chapeau de paille au ruban bleu et rouge.

A propos du contexte, il faut noter un décalage entre l'image stéréotypée du Pont des soupirs et la réalité historique. Le Pont des soupirs évoque l'image des amoureux qui s'y embrassent. En fait ce pont reliait de Palais Ducal et les nouvelles prisons. Ce n'étaient donc pas des soupirs d'amoureux que l'on y percevait, mais «les soupirs nostalgiques des condamnés qui, franchissant le pont, regardaient Venise pour la dernière fois » ! Cela montre assez clairement que les pratiques, individuelles et collectives, ne sont pas nécessairement fidèles aux significations historiques, et sont gérées à partir d'autres systèmes de référence.

Je retiendrai aussi, toujours en termes symboliques, «canalisés » (!) au profit de mon propre modèle, le fait que *pour avancer, le gondolier s'appuie en arrière et sur le fond*. La personnalisation implique aussi ce besoin de s'appuyer sur des «ancrages », des «fondements », associés à l'histoire personnelle et collective, éventuellement revisitée.

L'image du gondolier et de sa gondole peut ainsi servir à montrer que l'autoformation comme l'autonomie ne sont nullement contradictoires avec l'évocation de déterminismes physiques, sociaux ou culturels. Le gondolier et sa

---

[11] Le transparent utilisé au colloque pour présenter les stratégies identitaires, contenait comme «fond d'écran », l'image d'un gondolier sur sa gondole.

[12] Cette correction est d'autant plus nécessaire que la gondole est structurellement asymétrique (24 cm de plus à droite). J'ai puisé ces informations sur la gondole dans un excellent cd-rom mis au point par les élèves du Lycée Saint-Pierre de Saint-Brieuc, et leurs professeurs d'italien et de français. *Le multimédia Apple pour l'enseignement* (Apple France, 1995).

[13] Dorsoduro, San Marco, San Polo, San Croce, Cannaregio, Castello. La dent qui se trouve à l'arrière représente l'île de Giudecca (faisant face au Dorsoduro).

gondole sont dans un bain de culture ! La personne en auformation s'inscrit nécessairement dans des dispositifs de formation, dans des systèmes socioculturels et techniques de quête, de création et de gestion de l'information.

Débats sur l'intervention de Pierre Tap.

Séraphin Alava : Au début de ton intervention, j'ai pensé que tu allais démontrer que l'autoformation n'existe pas, en mettant en évidence la façon dont le sujet est co-construit. Mais en fait, tu sembles avoir cherché à prouver l'inverse ; N'as-tu pas essayé de montrer que dans cette relation existentielle du sujet à soi et à l'autre, l'ensemble des dispositifs esquissés sont des éléments constructifs que nous abordons en parlant d'autoformation, éventuellement avec d'autres mots ?

Pierre Tap : Pour comprendre les rapports et les différences entre l'autoformation et la coformation, il est important d'analyser les rapports entre les dispositifs et les personnes en formation (seules ou en groupe). Tout dispositif est supposé faciliter la dynamique de formation. L'autoformation implique la capacité à utiliser au mieux *les dispositifs* (dit autrement *les moyens dont on dispose*). Mais cette capacité sera optimisée si le dispositif lui-même est fondé sur un maximum d'individualisation, de *liberté de manœuvre* de l'acteur, grâce à la flexibilité des instruments et des modes d'interaction. Prenons l'exemple des dispositifs d'Internet. Trois progrès fondamentaux interviennent pour faciliter l'entrée dans ces dispositifs [14]:

1. *L'interactivité* est définie comme activité réciproque à partir de l'œuvre proposée au lecteur, qui devient acteur. Mais l'interactivité peut être faible. Dans ce cas «l'observateur construit son propre parcours, mais l'œuvre reste intacte : elle ne fait que se déguiser, se poudrer et se maquiller pour le plaisir du lecteur, sans changer de nature ». L'interactivité devient forte «si l'œuvre elle-même se transforme par les adjonctions des lecteurs : elle devient œuvre collective » ;
2. *L'hypertextualité* permet, à partir d'un mot[15], d'accéder à d'autres textes (lien hypertextuel). Le lecteur peut ainsi «surfer » sur un ensemble de textes de façon très personnelle, cliquer sur un pointeur plutôt que sur un autre, en fonction de ses connaissances, de ses curiosités, de la logique de sa propre démarche.
3. *La multimodularité.* Alors que les livres ont eu tendance à perdre leurs enluminures (comme au Moyen-Age) et leurs images, il est possible aujourd'hui, par le livre électronique, d'introduire son, musique, voix,

[14] Je m'inspire ici du travail du «gis- Sciences de la cognition » et des textes publiés par lui sur le site du CNRS.
[15] Les mots de l'hypertexte étant signalés dans le texte par une police et/ou une couleur différentes. Ces mots sont appelés «pointeurs ».

dessins animés, séquences filmées. Prenons un exemple de l'intérêt de cette multimodularité : les personnes analphabètes pourront, en cliquant sur une icône son, prendre connaissance du texte présenté dans sa version parlée.

Ces trois progrès majeurs augmentent passablement la liberté de manœuvre et la capacité active du lecteur. Mais on sait, bien sûr, que chaque lecteur d'un livre a la liberté de lire de façon plus ou moins active (activité mentale ou motrice, par la prise de note, etc.). Pour conclure sur ce point, l'autoformation est favorisée chaque fois que les dispositifs proposés s'individualisent. Mais le reste dépend de la façon dont la personne elle-même gère sa quête informative.

Marc Bru : Je reprends la question de Séraphin, en m'appuyant cette fois sur la métaphore du gondolier que tu as proposée : Comment peut-on expliquer les modulations, les mouvements du gondolier ? Tu as pris l'exemple du coping : tu as parlé de faire face, de contrôle, de retrait ; il y a là un certain nombre de modulations, comment se produisent-elles, et comment les expliquer ?

Pierre Tap : Pour moi, la métaphore du gondolier permet de montrer que le dispositif peut être personnalisé (le dispositif de formation peut permettre l'autoformation par cette individualisation, comme la «dame de nage » est faite sur mesure pour chaque gondolier), en même temps qu'il a une structure et une dynamique valables pour toutes les gondoles (l'identité collective est comme la proue d'un navire : ce qu'il faut donner à voir, comme le «ferro » de la gondole est une véritable carte de Venise). En ce qui concerne les «modulations » et les «mouvements » du gondolier, et donc de la personne, il faudrait analyser la façon dont les motivations viennent s'articuler plus ou moins facilement avec les comportements, les représentations, les croyances. Ces mouvements, je les ai évoqués à travers un modèle stratégique (de la personnalisation-socialisation).

On pourrait bien sûr différencier les descriptions de ces stratégies selon l'angle d'analyse choisi et voir dans quelle mesure elles orientent diversement la question de l'autoformation.

Premier exemple : si l'on analyse le rapport moi-autre en termes d'*attachement-identification* (et donc de lien social), quatre stratégies sont à l'œuvre : celle qui peut s'exprimer par «Ne me quitte pas ! », impliquant la nécessité de lien affectif avec une figure d'attachement (personne, groupe, entité). L'auformation est toujours une coformation ; Une seconde pourrait être symbolisée par l'expression chère aux adolescents «Lâche-moi la grappe ! », alimentée par le besoin d'affirmation de soi et pouvant aller jusqu'à la contre-dépendance dans la quête d'une autonomie non encore atteinte. L'autoformation implique la non-confusion avec autrui, l'effort personnel pour se situer et définir un itinéraire. La troisième stratégie se situe dans l'ambivalence entre les deux premières, se résumant ainsi : « Ne me quitte pas, mais lâche-moi un peu la grappe, quand même ! ». Dans l'autoformation, l'autre peut se présenter comme celui qui aide, qui juge ou qui gêne. La quatrième enfin pourrait être représentée par l'affirmation : « Ces questions ne me concernent pas, je suis autonome et les

décisions m'appartiennent ». L'autoformation se fonde sur l'autonomisation, sans pour autant éliminer le lien social, celui-ci étant un besoin et une nécessité, tout à la fois.
Deuxième exemple : si l'on se situe dans la dynamique de *l'insertion et de la marginalité sociales*, on peut aussi décrire quatre stratégies importantes (au moins !). La première pourrait être appelée *stratégie d'ancrage* (ou de «Pantagruel ») fondée sur le maintien dans le territoire d'origine, et sur sa capitalisation, sa fructification. La seconde serait la *stratégie de mobilisation* (ou de «Jason ») fondée sur l'obsession d'un but qu'il faut atteindre à tout prix, projet de vie polarisé en quelque sorte. La troisième serait la *stratégie de transition* (ou de Pénélope ou de Moïse, au choix, avec la nécessité de préciser leurs différences !) caractérisée par l'impossible réalisation (le retour d'Ulysse ou l'accès à la Terre Promise, etc.) symboliquement associée à la mort incontournable (de l'autre ou de soi), mais qui n'empêche pas de vivre, de résister, d'avancer. La quatrième enfin, serait la *stratégie d'errance ou nomade* (ou d'Ulysse) où la personne est supposée «ballottée » par les événements (comme Ulysse ballotté sur la mer), par les déterminismes sociaux, politiques, professionnels et biologiques, mais qui construit pourtant un itinéraire (d'île en île) impliquant désirs, décisions et compétences adaptatives (Ulysse est le symbole de cette capacité, même s'il est apparemment le jouet des conflits entre les dieux, façon d'évoquer son indécision, sa résistance intérieure au retour).

Philippe Carré : L'auto- est au garage depuis ce matin, j'en suis d'accord. Mais je trouve tout de même que la gondole est sur le canal et qu'elle avance. Vous m'avez appris deux choses principales. Premièrement, qu'il y a bien compatibilité entre une approche sociale de la construction du sujet et une approche très individuante. Vous avez parfaitement montré que les processus de personnalisation ne sont pas des processus d'isolement mais bien des processus de rencontre de l'autre. Deuxièmement, vous confirmez le fait qu'une approche spécifiquement disciplinaire centrée là, par exemple, sur une approche du social, va nous permettre de progresser sur ce qui est du ressort de son champ disciplinaire. De ce point de vue là, je me demande si le problème de l'autoformation à l'heure actuelle, de ses débats et de ses pratiques, ce n'est pas qu'il porte en lui un double débat, un débat sur les valeurs, qui s'affiche comme tel, c'est-à-dire qui soit axiologique. Et un deuxième débat sur les pratiques dans lequel j'ai à nouveau l'impression qu'on a intérêt à se séparer temporairement et à clarifier les problématiques. Il y a d'un côté la problématique du sujet qui interroge principalement la psychobiologie, la psychologie sociale, bref le psychologique et d'un autre côté ce qui est de l'ordre du technico-pédagogique et qui interroge le pédagogique et enfin un troisième axe qui interroge les processus sociaux et les mouvements historiques constitutifs de la demande de formation et d'autoformation et qui est celui de la sociologie. Et qu'à tout confondre, d'une part, on confond les valeurs et les concepts et d'autre part, on

essaie d'articuler entre eux des concepts qui n'arriveront jamais à permettre le dialogue.

Pierre Tap : Pour ce qui est des différences entre concepts et valeurs : je pense qu'il y a un problème au fond justement lié aux relations entre les idéaux et les concepts ; entre les deux il y a effectivement les significations. L'autoformation est un concept, mais elle est aussi une valeur (éducative certes, mais pas seulement) et elle nécessite la prise en compte des pratiques et des techniques auxquelles elle est supposée associée et définie.
L'opposition que vous faites entre concept et valeur est tout à fait recevable, à condition d'évoquer le fait que justement ce n'est pas la même chose. En d'autres termes, sans tomber dans la question des idéologies ou des utopies, nous ne pouvons faire l'économie des enjeux éthiques de toute pratique, en particulier lorsqu'il s'agit du lien entre l'autoformation et Internet. Je voudrais citer Hameline, qui déclare : "l'idéal gestionnaire (il vient d'évoquer l'idée que nous sommes des gestionnaires de l'éducation), est-il d'assujettir les hommes à des impératifs irrationnels d'une société productiviste et consumériste, et qui n'a plus pour fin que le spectacle d'elle-même entretenu à grands frais ou bien ouvre-t-elle la voie à une participation autonome et négociée des apprenants par rapport à leurs apprentissages"[16]. Cette affirmation est-elle utopique ? L'auteur lui-même répond quelques lignes plus loin : « Ce retour (au réalisme) est bénéfique dans la mesure où les «pédagogues » y apprennent, une fois encore, à ne pas confondre utopie et espérance ». Quoiqu'il en soit, nous avons besoin de projets fondés sur le mieux être, nous avons des *valeurs* à défendre (jugements de valeur), mais nous devons les associer à des faits (jugements de réalité). La science, comme construction de concepts, doit permettre d'articuler les valeurs aux pratiques.
En ce qui concerne la nécessité pour chaque discipline de creuser son sillon : on ne peut qu'en être d'accord, tant que l'on ne tombe pas dans l'incommunicabilité pluridisciplinaire. Pour comprendre la complexité du sujet-acteur, pour mieux vivre la réalité de l'entre-deux que constitue la psychosociologie, nous sommes obligés d'aller chercher en biologie, en psychologie, en psychanalyse, tout autant qu'en sociologie, en anthropologie ou en histoire. non pour tomber dans l'illusion de complétude ou pour gérer une concurrence, mais pour analyser une complexité, sans quitter notre propre regard du psychosociologue, qui se doit de gérer le tiret reliant l'alter et l'ego (l'alter-ego dont H. Wallon a montré qu'il était un double-foyer originaire, constitutif du sujet).

Claude Debon Thesmar : Au début de mon intervention, je voulais répondre à Philippe ; il vient de lui être répondu dans ce sens. Et puis d'autre part, il y a une question que j'avais envie de poser, comme je n'ai pas été tout à fait attentif, vous

[16] Hameline, D. (1984) Pédagogie – Les problèmes contemporains. *Encyclopaedia Universalis (éd. 1995)*, 736-739, Paris, E.U. France S.A.

aviez annoncé à un moment donné : individualisation, individuation. Pourriez-vous repréciser la différence entre les deux termes ?

Pierre Tap : Je pense que ce qui a été dit ce matin sur instrumentation et instrumentalisation est tout à fait significatif : l'instrumentalisation, c'est rendre la situation plus instrumentale ; tandis que l'instrumentation c'est le fait que l'individu se donne les instruments de son propre contrôle.
On peut faire, de la même façon, une différence entre individuation et individualisation. L'individuation est le processus par lequel l'être humain se spécifie comme individu, acquiert une identité. L'individualisation, par contre, s'applique à des pratiques ou à des dispositifs : individualisation de la formation par exemple. Individualiser un dispositif, c'est y introduire des variantes, des retours en arrière, des choix entre diverses procédures, etc. On pourrait aussi citer l'opposition qui a été faite entre personnation et personnalisation.[17] La Personnation serait le processus par lequel une personne se développe. Le terme de Personnalisation est par contre ambivalent : il peut être utilisé comme synonyme d'individualisation des situations ou des dispositifs. Mais on s'en sert en psychologie pour évoquer la «construction de la personnalité ». Or, le concept de personne ne peut être confondu avec celui de personnalité.

Claude Debon Thesmar : Pourriez-vous faire un rapprochement entre Individuation et Personnalisation

Pierre Tap : Je pense qu'il faut faire la différence entre Individuation et Personnalisation (si l'on ne confond pas ce terme avec individualisation). Individuation c'est le processus par lequel un individu se construit séparé de l'autre. Une psychanalyste Margaret Mahler évoque Individuation/Séparation à propos de la phase d'autonomisation de l'enfant entre 1 et 3 ans. Les stratégies liées à l'attachement («ne me quitte pas », «lâche-moi la grappe, etc.) sont de l'ordre de l'individuation. L'individuation (ou subjectivation primaire)[18], c'est le processus par lequel l'enfant se sépare, devient interlocuteur/acteur ; c'est-à-dire qu'il commence à parler en individu situé, et en son propre nom. Mais la personnalisation est beaucoup plus complexe et introduit non seulement les aspects d'autonomisation mais aussi la prise de conscience et l'estime de soi, la

[17] Cette différence a été discutée dans un colloque tenu à Toulouse (cf. *Regards sur la personne*, Service des publications, Université de Toulouse le Mirail, 1986). Voir en particulier la conclusion de Louis Not.

[18] Précisons que les psychanalystes évoquent l'adolescence comme une seconde phase de séparation/individuation. On pourrait l'appeler «subjectivation secondaire » : « La conquête de l'autonomie est corrélative à la construction de l'identité durant l'adolescence ; elle relève du second processus de séparation-individuation, et résulte des remaniements de l'idéal du moi et des identifications ». J..J. Ducret et J. Selosse in R. Doron et F. Parot, *Dictionnaire de Psychologie* (1991), Paris, PUF (rubrique «autonomie », p. 72)

capacité à hiérarchiser des valeurs, à partir desquels je me construis à travers des prises de position, etc.[19]

Marc Bru : C'est la personnation plutôt ?

Pierre Tap : Oui, dans la logique de la différence individuation-individualisation, je devrais dire «personnation » (*construction et histoire de la personne*) et l'opposer à personnalisation (des situations et des dispositifs). Mais en psychologie le terme de «personnalisation » signifie depuis longtemps *construction de la personnalité*. Faire la distinction entre les deux concepts équivaut à opposer une conception humaniste (personnation) et une conception scientifique (personnalisation). Les deux n'étant nullement inconciliables, de mon point de vue, *j'ai gardé le mot personnalisation pour expliquer le développement de la personne et de sa personnalité.* Dans le Laboratoire «Personnalisation et Changements Sociaux », qui fut le mien pendant plus de 30 ans, il s'agissait bien de personnation, comme construction et changement des personnes, articulée avec les changements sociaux.

Gaston Pineau : Le concept d'interdisciplinarité, pour rejoindre ce que disait André Moisan ce matin, à propos des centrations actuelles sur les liens sociaux, me semble ouvrir socialement un espace d'écoute et d'utilisation plus fort qu'auparavant, quand les disciplines campaient chacune dans ses tranchées. C'est là-dessus que j'aimerais t'entendre un peu.

Pierre Tap :
Pour te répondre, en continuant la discussion déjà engagée par Philippe Carré, je m'appuierai sur l'ouvrage *Penser le sujet* [20], dans lequel de nombreux auteurs évoquent l'émergence d'une «sociologie du sujet », à partir des travaux d'Alain Touraine. Nous avons là un bel exemple de la nécessité perçue de requestionner l'objet de la sociologie, par rapport à la psychologie.
Selon Alain Touraine, sociologue, les mouvements sociaux se radicalisent par la focalisation sur le «sujet » et sur la nécessité de «recomposition du monde » entre la politique des marchands ou des technocrates (marchés, internationalisation de la production, etc.) et celle des prophètes (intégrismes de tous bords, sectes, etc.). Il critique la notion de socialisation qui traîne encore dans les manuels de sociologie. « Nous voulons surtout que les individus soient capables d'actions autonomes, se montrent à la fois libres et sincères, et capables

[19] On peut se référer sur ce point à l'ouvrage dirigé par Bolognini, M., & Prêteur, Y. (1998) *L'estime de soi : perspectives développementales*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
[20] Dubet, F., & Wievorka, M. (1995) *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine, Paris*, Fayard

d'expériences personnelles authentiques et de création »[21] . Touraine parle du travail de subjectivation comme d'une combinaison entre le besoin d'individuation, l'usage de la raison et la mobilisation des appartenances collectives. Selon lui, «c'est bien autour de 'l'individu que se livrent les batailles politiques d'aujourd'hui » (p. 32).

De son côté, Moscovici, psychosociologue, oppose les modèles de *pensée stigmatique* (Weber, Marx) aux modèles de *pensée symbolique* (Durkheim, Simmel)[22]. Les premiers valorisent les «sociétés conçues », alors que les seconds s'intéressent aux «sociétés vécues ». La pensée stigmatique privilégie les connaissances porteuses de vérité, les savoirs, les langages. Elle «vise à briser les symboles qui nous lient les uns aux autres ». Pour elle, la connaissance doit être séparée de la croyance, le progrès coupé de la tradition, la science disjointe du sens commun. Pour la pensée symbolique, l'important concerne toute œuvre humaine permettant de gérer les reconnaissances dans les liens sociaux, y compris les croyances porteuses de valeurs, d'idéaux et de conviction.

On voit donc le sociologue valoriser l'autoformation (la subjectivation) et le psychologue valoriser le lien social, montrer l'importance des processus symboliques dans la dynamique sociétale. *Chacun d'eux développe la nécessité d'une interstructuration des processus psychologiques et sociaux*. Tout sociologue a une théorie du sujet, comme tout psychologue s'appuie sur une théorie de la société, ou au moins du contexte social. C'est dire aussi que le nouveau émerge lorsque, après avoir tracé un sillon monodisciplinaire, nous prenons un peu de distance pour observer l'ensemble du champ, objet de la quête pluridisciplinaire. Sans quitter pour autant notre affiliation, nos identifications disciplinaires, nous commençons à dialoguer avec d'autres.

C'est dans un tel contexte qu'il faut supposer l'interstructuration de l'autoformation par la quête de réalisation de soi et de la coformation par la quête de lien social.

---

[21] Touraine, A. (1995) La formation du sujet. In Dubet F. et Wieworka, *op. cit*.(pp. 21-45), *p. 40.*

[22] Moscovici, S. (1995) Modernité, société vécues et sociétés conçues *in* Dubet, F., & Wievorka, M. *op. cit.* (pp. 57–72)